

Dimanche 21 octobre

Marc 2, 23-28

Jean-Mathieu Thallinger

Froeschwiller

Le maître de la Parole

C'était une belle journée de printemps, entre la Pâque et Pentecôte. La saison de la moisson était proche. Les blés mûrs semblaient appeler orgueilleusement la cueillette.

Une petite troupe cheminait, joyeusement insouciant. Elle semblait heureuse d'être avec Lui. Ils avaient connu en quelques semaines tant d'événements bouleversants. La découverte du poids et de la force des paroles. Paroles qui les avaient tous mis en route : Simon, André, Jacques ou Jean. « Venez derrière moi », ces simples mots d'évidence avaient fait tomber leurs filets des mains. Plus insensé encore : Lévi, le douanier, deux mots à peine - « suis-moi » - l'avaient mis en route. Il avait abandonné le confort de son poste de douane sans se retourner. Sa présence parmi eux leur avait dans un premier temps semblé incongrue : un douanier ? Un collaborateur des Romains ? Qu'allaient dire les bien-pensants ? Bien vite ils avaient découvert derrière le masque de la fonction honnie un agréable compagnon. Ils s'étaient surpris à apprécier sa compagnie. Ils avaient appris à ne plus se préoccuper du regard des autres. Chacun, marginal, pauvre, impur, pouvait trouver une place dans la compagnie du maître de la Parole.

Les paroles du maître les secouaient à chaque rencontre au détour de leurs routes : elles avaient transpercé le possédé, redressé le paralytique. Elles dissipait les angoisses. Ils avaient ainsi cessé de jeûner deux fois par semaine comme le pratiquaient les pharisiens et les disciples de Jean et aucune foudre divine ne les avait encore consumé.

Ils vivaient d'une liberté comme ils n'en avaient jamais connue. L'excitation de la nouveauté les animait, bien qu'encore mêlée de crainte due leur audace. La Parole était en ces jours en liberté.

Un peu plus haut, sur la colline, une paire d'yeux fixait les gais contrebandiers de la Loi. Ces yeux exprimaient à la fois tristesse et jalousie. La joie du groupe des disciples ranimait en leur porteur le souvenir de temps révolus où lui aussi s'était enflammé à la découverte de paroles qui faisaient vivre. Ces paroles anciennes de l'Écriture pour l'étude desquelles il s'était passionné. Il les avait tant aimées qu'il s'y était englouti corps et âme. Mais aujourd'hui elles n'avaient plus pour lui que le goût fade de la répétition, de l'habitude. Il les ânonnait quotidiennement, mais sans la ferveur des commencements. Le feu sacré s'était éteint, la source semblait tarie.

Elles avaient si bien pénétré son être qu'elles semblaient l'avoir dissous. Il n'était plus vraiment une personne il était devenu texte. Jusqu'à ses traits raidis, crispés qui semblaient être de la texture d'un parchemin. Ils contrastaient tant avec la jeunesse et l'enthousiasme des séditeux. Ils réveillaient surtout la nostalgie passé révolu. Ce n'était pas juste. Il avait tant donné à sa religion, tant d'efforts, de contrition, d'abandons, de privations. Il lui semblait à les entendre ainsi rire et batifoler que tout cela avait été pour rien. Non !!!

Soudain, son visage se détendit brusquement, plissant sa peau brûlée par deux heures d'attente en plein soleil. Ses lèvres dessinèrent un sourire malin. Il les tenait enfin. La Loi ! La Loi ! Ils venaient d'enfreindre la Loi ! Les inconscients. Il y regarda à plusieurs fois. Oui, ce n'était pas l'effet du soleil. Ils étaient en train d'égrener les épis de blés qu'ils avaient glanés. Inconscients, ils semblaient même satisfaits de leur méfait. Savourer ces fruits défendus.

Il réveilla ses compagnons pharisiens allongés non loin de lui. On y va ! Nous les tenons, ils sont faits cette fois. Nous verrons bien cette fois ce qu'Il trouvera comme défense. Il se mit à dévaler la pente en direction du groupe d'écervelés, manquant de trébucher à chaque pas. Comme ivre, il ne se contenait plus. Il était la justice divine fondant sur les malfaisants, le bras armé du dieu vengeur. Dans sa tête se répétait mécaniquement ce commandement de l'Exode (34, 21) : « vous avez six jours dans la semaine pour travailler, mais le septième jour, vous cesserez toute activité, même au moment des labours et des moissons ». Aujourd'hui était jour de sabbat.

Arrivé à quelques mètres du groupe, il s'arrêta pour reprendre son souffle mais surtout pour se redonner une contenance. Il s'approcha d'eux. Le maître de la Parole était là le fixant de son sourire étrange et mystérieux. L'homme-parchemin évita lâchement son regard, surtout ne pas se laisser fasciner, tenter. Pour s'adresser à lui il se tourna vers ses compagnons, pointant son doigt vers eux tel un bâton de justice : « regarde, pourquoi font-ils le jour du sabbat ce qui n'est pas permis ? ».

Le silence se fit. Les oiseaux du ciel interrompirent leur vol. Le temps s'était figé. L'ombre de la mort avait envahi la vallée. Parce que c'était bien de mort dont il était question, tous l'avaient compris. Leur méfait selon la Loi pouvait appeler une condamnation capitale. Le pharisien jouit de cet instant d'éternité, de son pouvoir divin de donner la mort ou d'accorder la vie. Non qu'il souhaitait leur mort. Mais il tenait leur vie entre ses mains et surtout sa vie à LUI. Il allait pouvoir lui infliger une leçon et le faire rentrer dans le rang. Certainement il accepterait ses excuses, son repentir. Certainement, parce qu'il y avait encore plus de plaisir et de pouvoir à pardonner qu'à condamner. Mais c'était lui qui était maître du jeu désormais. Les quelques secondes qui s'écoulèrent alors étaient son instant de gloire.

Elle fut de très courte durée.

« N'avez-vous jamais lu ce que David a fait quand il était dans le besoin et qu'il eut faim, lui et ses compagnons ? Il entra dans la maison de Dieu sous le grand-prêtre Abiathar et mangea les pains d'offrande qu'il n'est pas permis de manger, sauf aux prêtres, et en donna aussi à ses compagnons ? Le sabbat a été fait à cause de l'homme et non l'homme à cause du sabbat ».

La réplique du maître de la Parole avait fusé comme un éclair. Le foudroyant sur place. Ses yeux baissés aspiraient à se fondre dans la poussière du sol. Il imaginait les sourires contenus de tous et surtout de ses compagnons. Plus que les paroles elles-mêmes c'était leur ton qui l'avait laissé sans voix. Tissées de douceur, de tranquillité, de paisible assurance quant lui n'aurait été capable que de hurler ou de trahir son trouble en livrant une réplique tremblotante. Il n'avait pas entendu vraiment ce qui venait de lui être répondu. Il pressentait qu'une fois encore il était en échec sur son terrain, celui de la maîtrise de l'Écriture. Citation biblique contre citation biblique.

Il aurait pu lui répondre, il avait été formé à l'exercice des joutes interprétatives. Oui, il se souvenait qu'il était des exceptions prévues et reconnues : qu'en cas de danger, de détresse matérielle certains prévoyaient le droit de lutter pour sa propre vie et celle des autres. Que l'interdiction de se nourrir le jour du sabbat était subordonnée à la compassion. Que même l'assimilation de la cueillette à un travail

agricole était une tradition rabbinique et non biblique. Mais il aurait pu objecter que David était roi, oint et qu'il pouvait être de ce point de vue assimilé à un prêtre et non Jésus. Il aurait pu objecter que lui et ses disciples n'étaient certainement pas en danger de mort et que leur transgression ne pouvait de ce point de vue se justifier.

Mais il se sentait alors vidé de ses forces.

Il avait été tellement convaincu de sa victoire, que la condamnation ne pouvait être que sans appel. Que la Loi ne pouvait souffrir aucune entaille. Que se réfugier derrière la lettre des textes était la garantie de l'ordre maintenu et pouvait apporter la paix de l'esprit.

Il savait bien que ses paroles défendaient une citadelle morte alors que celles du maître étaient force de vie. Le silence de ses compagnons pharisiens était d'ailleurs éloquent, il était désormais seul. Son adversaire avait joué comme à son habitude le déplacement. La flèche décochée avait manqué sa cible. Jésus n'avait pas cherché à contester la condamnation, il n'avait pas relativisé le texte biblique. Il avait reconnu implicitement la transgression mais avait fait appel à un principe autre : il avait remplacé l'humain au cœur de la Loi. Le sabbat fait à cause de l'homme.

Ce qui était le plus insoutenable, c'était qu'il savait que Jésus avait raison. Il aurait voulu avoir la force de le dire, qu'il aurait voulu être un autre, pourquoi ne pas tomber à ses pieds, lâcher prise ? Mais il ne le pouvait pas. Prisonnier d'un passé qu'il ne pouvait plus regarder en face.

Les idées se bousculaient en lui. Il ne sut que répondre. Il était déjà trop tard. Le maître de la Parole suivi de ses compagnons reprenait la route. En les regardant s'éloigner il surprit un court instant des regrets qui affleurèrent en son esprit : « IL les a appelés eux à le suivre, ces mécréants, ces hommes de peu. Et moi, pourquoi ne m'a-t-il pas appelé ? Deux mots auraient pu suffire, comme pour Lévy. « suis-moi ». Une seule parole et j'aurais été guéri. Elle n'est pas venue pour moi.

Pourquoi ? »

Et il restait là comme désincarné, mort parmi les vivants, debout revêtu de solitude, à ruminer. Et sa haine augmentait. Il ressassait les derniers mots du maître de la Parole : « le Fils de l'homme est maître même du sabbat ». Après s'être comparé à David, à une figure royale, il avait endossé celle du Messie. Un blasphémateur. Le prochain acte n'allait pas tarder à être mis en scène. Il le tenait cette fois.

Je saisis l'occasion un peu facile pour annoncer que la Parole sera aussi en liberté dans les prés de Neuwiller-les-Saverne les 17 et 18 mai prochain à l'occasion d'un rassemblement de jeunes organisé par les EUL et l'OJPAN. Informations à l'adresse suivante : <http://laparoleestdanslepre.bloguez.com>